

Prédication du dimanche 10 octobre 2021

Les invités à la Table du Royaume

Luc 14, 15-24 (Esaïe 25, 6-9 ; 1 Corinthiens 1, 26-31).

A table, ça va refroidir ! On s'est donné du mal, on a mis les petits plats dans les grands, on veut que le repas soit une fête et les invités se défilent.

On en fait l'expérience depuis tout petit : venir à table, c'est s'arracher un peu à soi, sortir de son monde, de ses idées, de sa rêverie pour rejoindre un lieu de partage.

A table !

«J'ai pas faim, j'ai pas fini mon dessin, j'aime pas les tomates farcies... ».

En grandissant, on intègre quelques règles de politesse et on développe l'art de l'excuse qui va de la migraine diplomatique à la fatigue sincère en passant par la noyade dans un agenda qui déborde.

Qui n'a jamais été tenté de se dérober à un repas d'entreprise, un souper d'association, sans parler des fêtes de familles ?

Parce qu'un repas, c'est sympa, mais ce n'est pas une priorité.

Parce qu'on les connaît par cœur tous ces gens avec qui il va falloir composer. Le rabat-joie de service avec sa rengaine du « c'était mieux avant ». Le collègue qui raconte toujours la même histoire pas drôle. L'oncle Marcel et ses idées à la limite du politiquement correct. Franchement, ils peuvent bien attendre une année de plus.

Et si dans notre histoire, le maître de maison avait voulu organiser un repas différent ? Une vraie fête où tout le monde se sente vraiment accueilli ? Un moment pour laisser de côté ses défenses, ses préjugés et pour tomber les masques en toute confiance ? Un temps pour renouer avec sa propre histoire et pour accueillir le récit d'autres histoires singulières ?

Sans à priori et sans échelle de valeur.

La parabole de l'invitation au festin suggère qu'une autre expérience de soi et des autres est possible. Une expérience qui se tisse dans la confiance de se savoir reconnu sans conditions. Elle nous dit que c'est dans cette expérience-là que Dieu veut être présent.

Et cette expérience, c'est maintenant que nous sommes invités à la vivre. Pas plus tard quand on aura le temps. Pas un autre jour. Surtout pas quand on sera mort !

Maintenant ! A table !

Normalement, quand on invite quelqu'un chez soi, on aime bien avoir des affinités avec la personne en question et on reste de préférence dans les mêmes cercles.

Mais dans la parabole du festin, le maître de maison élargit l'horizon de ses fréquentations. Il sort de sa zone de confort. Il prend le risque de l'inconnu, voire de l'infréquentable. Il prend le risque de la confiance.

D'abord, il invite tous ceux qui peuplent sa ville, mais qu'il ne connaît pas. Ils n'ont peut-être pas les mêmes opinions politiques que lui, ils ne sont peut-être pas de la même génération, ils auront peut-être un peu de peine à trouver un thème de discussion. Mais ce n'est pas grave ! Parce qu'il n'invite pas d'abord des opinions ou des croyances à manger chez lui.

Mais des personnes uniques dont l'histoire personnelle a forgé la sensibilité et les idées mais qui sont au fond bien plus que leurs convictions du moment.

Et puis surtout, il invite les estropiés, les isolés, les cabossés de la vie. Ceux que personne n'invite jamais parce qu'ils nous rappellent un peu trop qu'être en bonne santé et avoir du travail, c'est aussi une question de chance et que la chance, ça peut tourner.

Puis il invite ceux du bout du monde. Les étrangers. Ceux qui n'ont pas la même culture. Pas les mêmes habitudes. Pas la même langue. Et parmi eux, les fragilisés, les déracinés, les sans patrie, les nomades qui n'ont plus rien et dont le seul tort est d'être né au mauvais endroit. Ceux qui mettent mal à l'aise parce qu'ils nous montrent que la sécurité, la liberté d'opinion et le confort économique sont des biens précieux dont tout le monde ne bénéficie pas. Il invite tous ceux qui nous rappellent qu'il se pourrait qu'un jour, on ait vraiment besoin des autres.

Dans un monde hérissé de murs et lacéré de frontières, notre texte résonne dans toute son étrangeté. La table qui semble ne jamais manquer de place se dresse comme une objection face à toutes les politiques restrictives en matière d'accueil et d'intégration. Car au festin de cette parabole il n'y a pas de distinction entre les individus dignes de protection et les autres. Il n'y a pas de volonté de faire un tri entre les loups et les agneaux. Au premier abord, on pourrait être tenté d'y voir une utopie qui se heurte aux complexités socio-économiques du monde. Mais dans le monde de tous les replis, ce repas veut être une vraie provocation, c'est-à-dire un appel à changer de perspective.

Au lieu de penser en termes de préservation de notre liberté, de notre sécurité ou de notre identité, oser l'ouverture. Au lieu de confondre confiance et naïveté, accueil et faiblesse, invitation et laisser-faire, avoir le courage de dresser une table sans étiquette.

Parce qu'à table, on est certes accueilli, mais on accueille aussi les autres.

Le maître de la parabole ne dit pas : « si vous voulez il y a encore de la place ». Il dit : « A table, venez pratiquer l'hospitalité ! » Il adresse une invitation, mais une invitation exigeante.

Aujourd'hui, nous avons dressé la table. Nous avons lancé notre invitation loin à la ronde, en espérant que beaucoup viendraient. Certains sont venus. Beaucoup ont visiblement mieux à faire.

Peut-être que parmi toutes celles et tous ceux qui ont renoncé à venir, la plupart ne voit pas trop quelles affinités on pourrait bien se trouver...

Peut-être ces personnes ont-elles peur qu'on leur serve une soupe froide assaisonnée de croyances figées et hermétiques... Peut-être les invités craignent-ils d'être empruntés au moment de passer à table car ils ne sont pas suffisamment familiarisés avec les habitudes du lieu...

Et pourtant : si nous sommes là aujourd'hui, c'est bien parce que nous voulons élargir l'espace de nos vies. Nous savons bien au fond que si on peut parler d'identité chrétienne, c'est dans un esprit d'ouverture. Nous n'avons pas pour vocation de défendre un microcosme confessionnel en retrait du monde.

Le croyant n'est pas le gardien d'un cabinet de curiosités. Le croyant est une personne dont la principale caractéristique se conjugue au participe présent : c'est le temps de l'inachèvement, du devenir, du risque de la transformation.

Dans notre cheminement, nous pouvons être des forces de proposition pour une société plus intégrative. Et cette mission nous confère une véritable pertinence et une véritable utilité publique. Cette mission, nous en donnons des signes autour de nous en ouvrant des lieux qui offrent des occasions de partage. En maintenant vivante l'exigence de la reconnaissance du parcours singulier de chaque être humain. En incarnant l'accueil qui veut dépasser la peur de l'autre.

En ouvrant toujours une porte à la justice qui cherche à faire une place à tout un chacun au festin où on partage une même humanité.

Nous sommes là pour dresser des tables où chacun puisse être rencontré comme une personne à part entière et non pas seulement comme un risque économique. Dès aujourd'hui et avant que nos relations ne refroidissent. Et quitte à passer pour des fous aux yeux de la sagesse sécuritaire du monde.

A table !

Marianne Chappuis, pasteure